

Nathalie Chaix

Il y a
toujours
un rêve
qui veille

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES À LA PUBLICATION

L'AUTEUR A REÇU UNE BOURSE « NOUVEL AUTEUR »
ATTRIBUÉE PAR LA COMMISSION CONSULTATIVE
POUR LA MISE EN VALEUR DU LIVRE DE GENÈVE.

LE TITRE DE CE ROMAN EST EXTRAIT D'UN POÈME
DE PAUL ÉLUARD (VOIR PAGE 220)

« IL Y A TOUJOURS UN RÊVE QUI VEILLE »,
DEUX CENT SOIXANTE-DIXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE CHARLOTTE MONNIER, D'HUGUETTE PFANDER,
DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF, DE DANIELA SPRING
ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE ET PORTRAIT DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-271-3
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2010 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

À Édith
À Léopol

Quelque chose me manque où je sens
que je vais aimer m'égarer.

PASCAL QUIGNARD
Villa Amalia

MON AMOUR, mon amour,

Dans le noir de la nuit déjà bien entamée, au moment où le silence est absolu et le dernier feu éteint, une étoile éclaire le ciel une seule seconde et disparaît dans le même instant, apparition miraculeuse, qui s'évanouit à peine éclore, mystique et folle.

Tu étais miracle et promesse.
Je veux te dire, mon amour. Même les mots qui ne se disent pas.

Te montrer des images. Des photos d'hier et d'aujourd'hui. Des polaroïds pour saisir sur le vif, ces instantanés pour que tu puisses voir des couleurs pas encore passées, et puis d'autres tirages, plus anciens, qu'il faudra que je prenne le temps d'insoler puis de baigner longtemps avant qu'ils ne se révèlent.

Dix saisons, mon amour, dix saisons, plus une.

AUTOMNE

P REMIÈRE image.

Je suis allongée sur mon lit. Nue.

Je ne sais pas qui ils sont. Je les ai oubliés pour les inventer différents. Je suis nue, comme à l'instant où leur premier regard s'est posé sur moi. Quand ils m'ont nommée pour la première fois, Violetta. Quand j'existais d'être par eux nourrie. Quand j'existais par leur regard accordé. Et puis il y a eu le noir. Leur départ m'a privée de couleurs. Trop tôt. Trop brusque. Trop.

Même sans couleurs, on peut grandir.

Je suis une femme maintenant. Je suis allongée sur mon lit. Nue. J'ai froid, aussi à l'intérieur. J'ai froid depuis que je suis privée de leurs bras. Nulle étreinte ne parvient à faire taire mes os qui grelottent.

Je suis une femme maintenant. Je chasse pour sans cesse retenir leur visage. Celui qui s'est imprimé, beau, dans ma tête de petite enfant. Je le cherche sur les étendues d'eau, dans les nuages et les ombres, surfaces indécises capables de redessiner leurs traits d'antan.

Je suis une femme maintenant. Même morts, je pourrais faire d'eux des grands-parents, un tout-petit que je poserais nu sur mes seins. Mais, au lieu de ça, je m'allonge dans leur cercueil, entre deux corps pourris depuis longtemps, et je tire mes photos, enfermée dans la nuit et dans la solitude du papier.

*

Sur cette photo, je dois avoir deux ans. C'est une des seules photos de nous trois. Les souvenirs d'enfance s'accrochent à des images floues et s'arrirent, pour plus de netteté, à des photos qu'ils font de nous pour arrêter le temps. Cette photo-là, personne ne l'a faite. Elle est le fruit du hasard d'un déclenchement automatisé, appareil posé sur la table pour cadrage des plus aléatoires. Cette photo-là est floue. Ou, plus exactement, nous sommes flous tous les trois, serrés dans le coin gauche, le point sur un ailleurs derrière nous, net pour le coup. Floue comme mes souvenirs de nous trois ; nous trois, ça ne dure pas ; nous trois, j'avais même oublié. Jusqu'à ce jour où j'ai trouvé dans une armoire de ma grand-mère des boîtes de diapositives entassées. L'excitation à les ouvrir, leur donner

de la lumière pour m'ajouter de la vie. Et cette photo de nous trois dans le tas, une photo complètement floue et mal cadrée. Une photo d'avant la disparition.

*

Déjà la fin des capucines. Les jours qui raccourcissent, tristes. Et le brouillard, même si le plus souvent il reste tranquille avant l'entrée du village, glissant le long des prés alentour, épargnant la ferme. Déjà elle passe ses journées près du feu attisé dès le lever. Elle vit à deux pas du fourneau, sait l'allumer comme personne avec du petit bois, attentive à le garnir de bûches jusqu'au soir. Elle dit souvent qu'elle a froid.

À son âge, elle dort peu. Ses nuits sont courtes depuis plusieurs décennies. Elle s'endort l'après-midi, assise sur sa chaise, les mains croisées sur les motifs colorés de ses éternels tabliers. Sa tête penchée en avant, ses cheveux argentés réunis en un chignon qui mincit chaque année. Ses cheveux qu'elle a gardés noirs longtemps. Détachés, ils descendaient le long de son dos, lui donnant des airs d'Indienne aux yeux malins. Chaque matin, elle les tresse, les enroule au-dessus de sa nuque, puis plante ses épingles avec habileté. Les multiples couches qu'elle empile sur sa peau fragile lui donnent une apparence encore vaguement féminine malgré ses formes vidées par les ans. Ses seins ont perdu leur dessin d'antan ; asséchés, sans gloire, ils descendent bas sur ses côtes. Ses deux grossesses ont effacé sa taille. Difficile d'imaginer la jeune fille

qu'elle a été. « La plus jolie fille du village », aimait à répéter la femme de l'épicier. Ses jambes fragiles et parfois blessées sous ses collants bruns bon marché la portent encore jusqu'au jardin. Elle n'aime pas quitter sa cuisine, sauf pour aller vérifier l'état des salades et des côtes de bette. Elle est plus vieille que les noyers en bas du champ. Courbée, elle ramasse les noix qui lui font les mains noires les soirs où elle ôte patiemment l'écorce verte qui les serre. Ses mains témoignent de son existence. Des mains parcheminées, sa vie s'y écrit en signes bleus et gris. Ses mains ont été expertes avec le dé à coudre et l'aiguille. Maintenant, elle ne voit plus assez bien. Ses mains qui épluchent les légumes sur un journal posé sur ses genoux ; gratins de poireaux ou de pommes de terre, ratatouilles, toutes ces préparations que seules ses mains peuvent accomplir – la cuisine est son terrain à elle seule.

Lent achèvement des jours. Nourrir les chats – elle n'a plus de poules maintenant. Prier sans répit et espérer des cieux meilleurs, retrouver là-haut celui avec qui elle a passé ses années.

*

Elle a perdu ses parents alors qu'elle n'avait pas encore de souvenirs. Son père est mort dans le Nord, quelques jours avant l'armistice, pendant la guerre. La première. Sa mère, deux ans plus tard. C'est sa marraine qui s'est occupée d'elle. La seule image qui reste du temps où ils étaient trois est en piteux état, retrouvée dans un grenier, papier dévoré, mémoire

trouée. Robe longue de la mère, sérieux du père, la petite se tient au milieu debout sur une chaise. D'eux, il n'y a que cette photo dévastée.

Parfois, je lui demande qu'elle remonte dans son histoire et tisse avec sa voix des images d'autrefois. Elle dit les sabots de bois pour marcher, les vaches qu'elle surveille seule dans les pâturages, les veillées le soir près de l'âtre. Elle évoque le pensionnat aussi. Les autres filles, cruelles, qui lui font croire que son chien est mort. La nourriture qu'elle doit cacher dans les plis de sa serviette quand elle n'arrive pas à l'avalier. Les sœurs méchantes sous leurs guimpes. Elle réussit son certificat d'études, elle est fière de pouvoir réciter tous les départements français, mais aussi, pour chacun d'eux, les chefs-lieux et les préfectures. Elle sait bien que les enfants n'apprennent plus ça à l'école depuis longtemps. Elle dit: *De mon temps, on nous apprenait*. Elle apprend bien, avec aisance, même s'il arrive qu'elle soit punie, tête en l'air. *On s'assagit en grandissant*, répète-t-elle en guise d'excuse. Elle apprend bien. Jusqu'à la maladie. Crise de rhumatismes articulaires. Elle ne peut plus marcher, il faut la porter. Retourner à la première enfance et sentir à nouveau son corps enveloppé dans les bras des grands. Se rappeler la présence physique de ceux qui l'ont abandonnée trop vite.

Quand elle tient à nouveau sur ses jambes, elle fait un apprentissage de couture. Elle tombe amoureuse. Elle ne peut pas quitter le village, sa marraine ne veut pas. L'aviateur repart.

Puis elle rencontre mon grand-père. Ils ont deux enfants, mon oncle, ma mère.

Je suis l'unique petite-fille. Choyée.
Bientôt orpheline, comme elle l'a été.

*

C'est ma grand-mère qui s'est occupée de moi après l'accident. Elle faisait de la soupe avec les légumes du jardin chaque soir. Elle les faisait mitonner de longues heures sur le fourneau. Les voisines du village, qui venaient de la ville et montaient en fin de semaine, passaient avec leurs bols. Ma grand-mère leur donnait aussi des fromages blancs qu'elle confectionnait en versant quelques gouttes de présure dans du lait frais. En échange, elles apportaient d'énormes sacs-poubelles noirs remplis de vêtements trop petits pour leurs enfants ou qu'elles-mêmes ne portaient plus. Chacun des sacs sentait fort l'odeur des maisons. À peine étaient-elles parties que je m'empressais de vider leur contenu et de commencer les essayages.

Ma grand-mère ne m'achetait des vêtements neufs qu'une fois dans l'année, quelques jours avant la rentrée des classes. *Le Marchand de la Roche* passait avec sa camionnette grise et j'avais droit à un lot de culottes, un pantalon en velours et un manteau. Parfois une chemise ou un pull. La plupart du temps, je portais les vêtements des autres. Les chaussures et les bottes aussi.

Quand j'étais petite, les travaux rythmaient les saisons et fixaient les corps. Le mien résistait,

préférerait les livres à la terre. Mais n'échappait pas aux journées rondes et besogneuses. Bêcher le jardin, couper l'herbe, faire les foin avec mon oncle, ramasser les patates, puis les fruits pour le cidre, puis les prunes et les poires pour l'eau-de-vie, couper le bois pour l'hiver, déblayer la neige, bêcher le jardin ; chaque mois avait le nom d'un outil – houe, bêche, serpe, sarcloir, faux, char, râteau, fourche, pressoir, hache, alambic, pelle. Ma grand-mère nourrissait. Elle donnait des forces. Elle s'inquiétait aussi.

J'ai grandi. Elle a vieilli. Un hiver, mon grand-père n'est pas ressorti de l'hôpital et il n'y eut plus que nous deux.

Puis ce fut mon tour de m'en aller. D'étudier loin et de penser à elle. D'apprendre à ne plus avoir peur de quitter sa géographie. M'extirper. Puis revenir.

*

Je me souviens de ses mains coiffant mes cheveux de petite fille avant l'école, de ses mains tenant mes cahiers pour me faire réciter mes leçons, de ses mains qui me servaient la soupe le soir devant la télévision. Je me souviens de ses mains sur mon front pour chasser la fièvre, de ses mains frottant vigoureusement mes jambes avec de l'alcool camphré, de son index essuyant mes larmes. Je me souviens de ses mains m'offrant mon premier appareil photo.

— IL Y A TOUJOURS UN RÊVE QUI VEILLE —

Le dimanche, je vais rendre visite à ma grand-mère. J'arrive après la messe qu'elle regarde à la télévision. Elle m'accueille avec un sourire retenu et malicieux, ne dit jamais qu'elle va bien, se plaint de ses oreilles qui n'entendent rien, de ses yeux qui ne voient plus si bien. Elle prépare mes plats préférés, s'inquiète pour moi, trouve mes robes jolies, commente mes variations de poids. Surtout, elle veut savoir quand je reviens.

Portrait I

Héloïse, quatre-vingt-douze ans

Ma grand-mère est toute petite et menue dans son tablier bleu à minuscules fleurs roses. Ses cheveux argent tirés en arrière, tressés et rassemblés en chignon laissent apparaître des appareils auditifs couleur chair, juste au-dessus d'une barrette noire.

Ce qui me manque ? Déjà, la santé. À part la santé, je ne sais pas. Ceux de ma famille. Des jours ça me...

Ce qui m'a le plus manqué, ce sont mes parents. Je n'ai pas connu mon père. Il est mort à la guerre un peu avant l'armistice. Dans une ambulance. Les Allemands ont tiré. Ma mère est morte de maladie. J'ignore laquelle, je n'ai jamais osé demander. Je n'ai qu'un souvenir : le jour de la sépulture. J'ai vu le cortège. C'était un corbillard tiré par un cheval. Les voitures étaient rares, ça remonte à 1922. J'avais une tante à côté de moi et elle pleurait. C'est tout ce qui me reste.

HIVER

J E PRENDS des photos depuis mes huit ans. Je les classe dans des boîtes recouvertes d'un tissu beige que je numérote et qui peu à peu recouvrent tous les murs de mon atelier et de mon appartement.

Ce que j'aime par-dessus tout, c'est photographier les ombres. Les feuilles des plantes ou des arbres, les tiges et les corolles, le fer forgé des balcons, les troncs, les silhouettes, les chevelures et les profils, les courbes des doigts ou des cils.

*

Je sors du train et prends le métro pour la presque-île. J'ai rendez-vous dans une galerie lyonnaise pour un projet d'exposition. Je passe d'abord à l'hôtel. Cet hôtel où j'avais rejoint un amant une nuit de février (l'amant à l'alliance).

Dans la chambre au quatrième, je me dirige vers la fenêtre, tire le double-rideau et regarde le théâtre. Je me surprends à recommencer, sans préméditation, les mêmes gestes – exactement – qu’en pénétrant dans l’une des chambres de cet hôtel l’an passé. Seulement, cette fois, il n’arrive pas derrière moi pour m’enlacer.

Seule dans le bain. Pas d’homme à côté. Pas d’homme qui viendrait me rejoindre, s’assiérait près de la baignoire, tremperait une main dans l’eau et me caresserait doucement.

Dans la rue, misérable. Tout changer, ce manteau foncé que je n’aime plus, ces bottes déjà usées, ce chapeau et sa fleur. Inconsistante, je me sens inconsistante. Je vais présenter mes photos et je crains que ce ne soit un désastre.

Je trouve la galerie facilement. Je suis un peu en avance.

Murs blancs. La pièce est moins grande que je ne l’imaginai. Il expose les photos d’un artiste japonais. Un travail très calme, très subtil.

Il m’accueille dans la pièce attenante, me propose du thé. Il est grand, chaleureux. Il feuillette mon dossier. Ce sont mes derniers travaux qui l’intéressent. Je lui explique que « laver les ombres » signifie mettre en lumière un visage pour en faire le portrait.

Il dit qu’il va réfléchir.

*

Les doigts. Les ongles rongés de certains hommes. Ça ressemble aux mains du boucher. Le boucher du village chez qui j'allais quand j'étais petite avec Héloïse. Rarement. Pas les moyens d'acheter de la viande souvent. La chair boudinée au-dessus du petit bout d'ongle. Les doigts en train d'enfiler un morceau de viande dans la machine qui en fait des steaks hachés. Qui me dégoûtent.

Au Café des Négociants, à côté de moi, l'homme sort son alliance de l'annulaire. La fait tourner entre ses doigts. Je ne peux pas m'empêcher de sourire. Ça le démange de la faire tomber. Quand je le regarde de biais. Quand il me voit.

Je pense à l'autre, qui, un soir, avait aussi remué son alliance. M'avait souri. Je regardais le jeu de ses doigts avec son alliance. Je lui avais souri. L'autre, qui avait fini sa nuit dans le grand lit. Dans les draps avec Violetta.

Je dors seule cette nuit, comme les autres nuits.

*

J'avais frappé plusieurs fois, mais il n'avait pas répondu. J'avais appelé son portable et j'avais entendu la sonnerie derrière la porte de la chambre tout en haut de l'hôtel. La porte qui était restée close malgré mes appels répétés. J'avais marché dans les rues, dépitée.

Il m'avait rappelée. J'étais retournée à l'hôtel. Le long cheveu noir sur les draps blancs. Le long cheveu qui n'était pas le mien.

Oublier qu'il était là quelques minutes auparavant avec une autre. Faire comme si.

Une année après, parce que je me trouve dans cet hôtel, m'apercevoir que rien n'est oublié. L'homme plus âgé qui portait une alliance. Seules demeurent ma naïveté, ma crédulité, mon envie d'être aimée.

L'homme que je rencontre un soir au théâtre. L'homme qui me pose des questions devant le verre de vin après la pièce. L'homme qui me demande de le raccompagner. L'homme qui met la main sur mon bras, me caresse doucement derrière les lourds rideaux sombres de la chambre. L'homme qui ne me quitte pas le jour. L'homme qui me prend par la main et me conduit à nouveau dans sa chambre d'hôtel, celle qui est tout en haut avec ses larges baies vitrées qui embrassent la ville. L'homme qui me photographie nue, qui lèche mon sexe et mes seins. L'homme qui avale ma bouche et abrase ma peau. L'homme qui s'assoit sur le rebord de la baignoire et nettoie mon corps avec un tout petit savon.

J'accompagne l'homme au théâtre, là où il fait le comédien. L'homme est comédien. Il porte une alliance, mais il dit qu'ils sont séparés. Il dit qu'il n'a pas entendu le téléphone sonner quand je suis revenue le jour d'après. L'homme est un comédien.

— IL Y A TOUJOURS UN RÊVE QUI VEILLE —

Oublier quand les appels quotidiens ont cessé.
Quand le silence a remplacé les mots du désir.
Oublier qu'un homme, que l'homme plus vieux,
presque l'âge d'un père – ce corps différent que
j'ignore –, peut agir ainsi. Malgré la différence
d'âge, malgré la maturité.

Portrait II

Rémi, cinquante-deux ans

Ses deux mains jointes devant son visage. Sur la table, les baguettes et les restes d'un repas. Je demande ce qui lui manque.

Non.

Il lève les bras au ciel.

Mais rien. C'est très marrant parce que... et ça m'arrive rarement, mais... J'avais l'impression... Ça m'est arrivé il y a quelques jours... d'avoir ce privilège incroyable d'être complètement connecté avec tout, d'être simplement heureux ! C'est une sensation qui passe d'abord par le corps.

Attends ! Attends ! Attends ! C'est tellement compliqué.

Rien. Rien. Rien.

Peut-être mon père. Parce qu'il est mort à l'âge de cinquante et un ans. Parce que je n'ai pas pu lui dire que je lui devais le bonheur de voir le bleu du ciel, les corneilles, tout ça. Quand je l'ai dépassé, quand je suis devenu plus vieux que lui. Ça, c'est un vrai manque. C'est le seul truc.

Et ce qui a le plus manqué ?

Non, mais écoute !

Une main sur le front. Il tourne la tête. Long silence. Les deux petites théières brunes sont tournées dans la même direction. Musique chinoise en fond.

Peut-être. Peut-être. Peut-être.

Long silence.

Je suis flageolant. Comme un poulain qui vient de naître.

Il sort du restaurant. Prend l'air. Revient.

Qu'est-ce qui me manque ?

Rien, en fait. Peut-être les mots pour le dire, c'est tout.

Dans le Vieux-Lyon, la façade de la cathédrale est recouverte, bouchée par des échafaudages. La neige est tombée toute la journée et j'ai envie d'être chez moi. Ou avec Héroïse, dans la chaleur de son fourneau.

Il y a ces familles qui achètent les cadeaux de Noël et se hâtent de rentrer des sacs plein les mains.

Il y a le froid et il y a ma peur. Peur de m'égarer. Les rues de la ville, me retrouver dans ce dédale inconnu. Sentiment d'être un peu perdue. Moche surtout. J'ai terriblement froid et je me sens moche. Les hommes ne me regardent pas.

Je me souviens de Palerme, de cette journée sidérante, désir des hommes posé sur moi constamment, jusqu'au coucher du soleil. Désir de ces hommes que j'attrapais au passage. Ils sifflaient, se retournaient, lançaient des mots que je ne comprenais pas, des mots sur leur sexe, manquaient de tomber de leur vespa. Retournés sur mon passage.

Et à Lyon, rien. Moche. Moche et misérable. Je jette un œil et je me dis que je ne m'en sors pas. Qu'aucun homme ne peut me regarder. Que je n'en suis pas digne. « Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir, mais dis seulement une parole et je serai guérie. » Dieu le Père.

Et moi, sans père. Sans mère. Des journées entières.

Je porte l'anorak neuf que j'ai acheté pour remplacer mon manteau – je ne veux plus avoir froid mais ce putain d'anorak ne suffit pas – et je suis comme une vieille dans la rue, tétanisée par le froid, le vent, les flocons agressifs, une vieille qu'aucun homme plus jamais ne désirerait.

Et puis il y a la nourriture aussi. Ailleurs, il faut manger, manger ce qui est interdit, profiter de l'ailleurs pour se l'autoriser. Passer plusieurs jours le ventre gonflé. Manger la crème, le chocolat, goûter les desserts, écarts, écarts, moche, moche, moche.

Il y a le froid et la nuit qui vient tôt. Il y a le vent qui défait ma coiffure. Il y a mes larmes qui débarquent dans les phares, tout s'embrouille.

Je veux des ciels clandestins. Je veux jeter le sucre. Je veux rire mes jours.

Il y a le vent qui gèle mes oreilles. Il y a le vent qui pourrait rendre mes larmes de glace.

*

Je veux des baisers dans la rue, des fleurs, le cinéma avec ma main dans sa main chaude, retrouver son flanc le soir, les instants où je recevrai des messages de lui sur mon téléphone, aller à Lyon et ne penser qu'à ça, sa peau sous mes doigts, mon nez dans ses cheveux, dans ses poils, quelqu'un qui m'attendrait à la gare ou m'emmènerait à l'aéroport, mieux, partirait avec moi, ne penser qu'à

ça, les mots que j'écrirais pour lui et même les plats que je cuisinerais, mon sexe qui se contracterait au souvenir de la nuit d'avant. Sa langue ses mains sa nuque. Son flanc l'aine les fesses sa cambrure. Les voitures qu'il conduirait pendant que je pourrais m'endormir à ses côtés. Les expos qu'on visiterait. Le rire souvent. La soif étanchée. Le manque comblé. Rassasiée.

*

Moche. Sortir du train qui me ramène. Il neige ici aussi. Rentrer en bus, seule. Allumer la radio. Souchon chante: «La vie ne vaut rien, rien, rien, la vie ne vaut rien.» Dehors, mes larmes se mélangeaient à la neige et fondaient sur mes joues tièdes. À l'intérieur, pas moyen de faire illusion. L'eau au bord des cils, la grimace qui me rend moche.

*

Mon amour,

J'ai honte de te dire ça. Honte de te donner à voir cette image de moi. Mais je ne peux pas me cacher devant toi.

Je mange.

J'ouvre les emballages, je tire, j'arrache avec les dents, je triture avec les mains, j'enfile dans la bouche. J'engloutis.

Manger me répare. Manger me rassure. Manger

calme, apaise, endort. J'anesthésie, je glace, je fige. J'hiberne, je plonge dans un sommeil hiémal. Dormance. Silence. Grand froid.

Endormir, engourdir, insensibiliser.

À cause de la disparition des parents. À cause de l'absence de fratrie. À cause de la honte. Des moments d'impuissance et de terreur, des moments de colère et de fureur. Des moments de repli, ancrée ferme dans le silence.

L'absence des parents est un grand meuble à petits tiroirs. Les circonstances et les rencontres ouvrent celui-ci plutôt que celui-là. À l'intérieur, j'ignore ce qui est tapi, ce qui va se déployer en faisant du bruit, ou pas. Bruit infime, le gazon qui se déplie sous mes pas, à peine écrasé, l'araignée qui me pique et laisse une gale qui démange. Éclat tonitruant, ça me pète à la gueule, ça résonne.

*

À midi, la chanson : « Si maman si, si maman si, maman si tu voyais ma vie. » Envie de pleurer. De pleurer de ne pas être aimée. De ne pas être accompagnée. De ne pas être caressée dans la baignoire, renversée dans le lit. Pleurer de ne pas voyager : Turquie, Jordanie, Chine, Tibet, Inde, les deux ans de voyage d'Elena. Je mange avec elle, mais je ne suis pas entièrement là. Pleurer de ne plus oser partir.

— IL Y A TOUJOURS UN RÊVE QUI VEILLE —

Pleurer de ne plus m'entendre dire *Tu es celle que j'aime*. Pleurer de ce ventre qui saigne en vain. De ce ventre qui ne donne rien.

*

Elena est ma meilleure amie. Elle est comédienne, chanteuse aussi. Je vais souvent au théâtre pour la voir jouer. Ou je l'accompagne pour voir les pièces des metteurs en scène qu'elle admire. Nous nous voyons davantage depuis que nous sommes toutes deux célibataires. C'est elle qui m'avait présenté Rémi. Elle partageait l'affiche avec lui. Il jouait le rôle de son père. Dans la pièce, il disait : « Je ne t'abandonnerai jamais. » C'est cette phrase qui m'avait séduite. Sa voix aussi.